

Études littéraires africaines

Manifeste anti-bruit

Lionel Manga



Number 29, 2010

Manifestes et magistères

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027500ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027500ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Manga, L. (2010). Manifeste anti-bruit. *Études littéraires africaines*, (29), 81–86.
<https://doi.org/10.7202/1027500ar>

Où, quand, comment, vers qui manifester aujourd'hui quand on est, au Cameroun, à Douala, un écrivain-essayiste africain « émergent », ni connu ni inconnu. Nous avons demandé à Lionel Manga¹, pour clore ce dossier tout en l'ouvrant, de (se) manifester. Ses propos n'engagent que lui-même, certes ; ils nous ont toutefois semblé annoncer une évolution éco-critique importante pour l'avenir des écritures africaines.

MANIFESTE ANTI-BRUIT

À l'origine, suggère la théorie de l'information, était le Bruit, l'absence formelle de Sens/le sans Sens absolument de la biosphère primordiale, intacte, dans laquelle surgit/émerge l'Homme initial se séparant alors radicalement de la gent animale par la station debout et marchant sur deux pieds, les mains définitivement libres de faire ce qui lui passe par la tête, sous l'égide de la curiosité. Et ce fut donc le biface, là-bas, au bord du Rift africain, qui lança l'odyssée terrestre de cette espèce inédite encore à la surface du Globe. Mon imagination aussi débridée que régulièrement nourrie par une abondante littérature archéologique et paléontologique, m'entraîne souvent, expérience de pensée typiquement einsteinienne, vers ces ères immémoriales, aurorales, des protocoles premiers, quand ces « prototypes » de nous se frayaient alors de jour en jour que le soleil allumait, sans aucun mode d'emploi, empiriquement et progressivement, une place stable et viable dans l'écoumène, « au nez et à la barbe » des autres occupants irréversiblement formatés par leur génome. Comment, quand et où le langage articulé advint à ces « mutants » demeure une énigme discutée, une question ouverte, dans laquelle se rue et se bouscule une pléthore de spéculations se réfutant joyeusement.

¹Auteur de *L'Ivresse du papillon : le Cameroun contemporain : ombres et lucioles dans le sillage des artistes* (Servoz : Artisticafrica-Édimontagne, 2008, 211 p.), il est présenté en quatrième de couverture de cet essai comme « un voyageur de l'esprit [qui] navigue transversalement entre les disciplines, bousculant sans vergogne les barrières de la science, de la sociologie, de l'analyse politique, de l'écologie, d'autres encore pour les intégrer dans une écriture où rigueur et poésie cohabitent en toute harmonie. »

Toujours est-il qu'un beau matin dont notre curiosité ne saura sans doute jamais rien, le premier Mot fut, fusa dans l'air, effraction originaire, et les récits commencèrent. Si cette archaïque « logistique » douce nous est parvenue jusqu'aujourd'hui sous toutes les latitudes géographiques où sont inscrites des sociétés humaines, il n'en reste pas moins aussi que le Sens, fragile par essence, demeure toujours sous la menace d'une submersion imminente par le déluge du Bruit et son insensée signature, que l'ombre épaisse du probable pèse en permanence lourdement sur l'improbable, sur sa légèreté et sa fluidité. Experts estampillés ès-mots par la pratique familière et professionnelle, les « haut-parleurs » en toutes les langues se trouvent donc indéniablement en première ligne de la réelle vigilance qui s'impose de ce fait aux cultures. Mais plus encore que ceux-ci, les écrivains *as such* sont de nos jours les Sentinelles de l'archipel du Sens, l'ultime rempart contre une crue de Bruit. *So what ?*

Figures du Bruit

Il me semble évident qu'à ce stade de l'exercice, une brève phénoménologie du Bruit s'impose sous la forme d'un « repérage », comme dit le jargon du cinéma, afin de mettre en évidence quelques-unes de ses figures les plus courantes, en leurs dimensions et contours. Il est comme la matière sombre de la cosmologie qui ne se rend perceptible que par ses effets gravitationnels dans l'Univers. Les civilisations de la Parole, qui étaient conscientes de cet enjeu existentiel, l'entourèrent de mille et une clauses d'usage. Chaque circonstance sociale non triviale jouit ainsi d'un registre d'énonciation singulier dans ma culture *beti* des aristocratiques « Seigneurs de la forêt », et le dit traditionnel du Mali relayé par Amadou Hampaté Bâ en témoigne excellemment.

À cette aune cousue d'exigence, le porte-parole d'une délégation familiale, au premier stade du cycle des épousailles qui se dit « frapper à la porte », aura strictement intérêt à être un orateur pointu, subtil, voguant au large des sentiers battus de la langue, faute de quoi l'affaire qui l'amène lui et les siens peut aisément capoter, tourner court, au vin aigre et franchement mauvais l'air de rien, pour cause de dissonance esthétique caractérisée. N'endosse donc pas ce rôle qui veut, mais qui en a la carrure

mentale, l'expérience, et peut ferrailer efficacement avec son homologue du camp d'en face. Dans ces contextes d'empoignades verbales et proverbiales, certes symboliques, mais d'où la joute oratoire n'est pas exactement absente de la lice, la langue triviale de tous les jours est *lingua non grata*, la conversation théâtralisée vole haut, aux confins de l'impesanteur.

D'où que les Mwaba-Gurma² l'érigent en *must* artistique, car de la répartie dans l'interlocution, il faut avoir instantanément, *on the spot* : on n'y sait trop jamais d'avance ce que l'on dira avant que le complexe appareil vocal connecté physiologiquement aux aires de traitement du langage enfouies dans le cerveau, dites de Broca et de Wernicke, l'ait proféré. La « performance » d'un piètre orateur est moqueusement assimilée au bourdonnement indistinct d'un essaim d'abeilles, et il traînera en permanence avec son ombre portée, dans son sillage tant social que mondain, une réputation indélébile, exécration, de phraseur aussi inaudible que prétentieux. Ses tentatives de prendre la parole publiquement entraîneront souvent de la confusion, entre les pro-lui et les anti-lui, donc du Bruit et toujours du Bruit. Haro sur ces fauteurs universellement répandus de Bruit. Dans les petites communautés grégaires, ces sources individuelles de Bruit sont parfaitement repérables et aisément isolables dans leur « ponctualité » et leur intermittence.

Les riches corpus des maximes traditionnelles sont les havres ouverts du Sens dans cet espace « public » vernaculaire, fondamentalement homogène, où tout le monde se comprend dans une langue partagée, commune. Il en découle dès lors *ipso facto* que la langue que je ne comprends pas est/fait du Bruit. La fonction de la traduction apparaît ici clairement : conversion de cette sorte particulière de Bruit en Sens, de l'inaudible en audible. Lourde responsabilité que voilà... Le Bruit provient également de sources moins « discrétisables » que les phraseurs de service. Au premier chef dans l'ère post-orale et post-coloniale en Afrique subsaharienne, la confiscation violente de la Parole par les despotismes de tout poil qui ont

² Les *Gurma* (aussi appelés *Gourmantché*) sont un groupe ethnique africain qui vit principalement au Burkina-Faso, mais aussi au Togo. Voir Surgy (A. de), *La Divination par les huit cordelettes chez les Mwaba-Gurma (Nord Togo)*. Paris : L'Harmattan, 1983, 327 p.

fracassé la lumineuse promesse de l'indépendance sur les récifs de l'imposture historique et du mensonge chronique exaltés en raison d'État. La « longue attrition » de l'Afrique – le mot est de Wole Soyinka – a produit énormément de Bruit depuis la Traite en passant par la colonisation. Ce que Sony Labou Tansi nomme Mocheté dans son registre lexical et poétique qui « élève » les mots usuels à des acceptions/puissances de pertinence inédites, histoire de se faire entendre pleinement, sans déperdition, ou tout au moins en la limitant.

C'est le Bruit affolant du silence minéral, des mutismes obligés, posés et pesant sur la Parole comme de lourdes chapes de plomb. Il sourd de partout et enveloppe tout à la façon d'une brume maléfique dans un classique manga japonais. Même si les entrebâillements démocratiques l'ont vaguement lézardé depuis quelques saisons après la chute improbable du Mur de Berlin, ce Bruit-là perdure dans les séquelles vrillant des sociétés dessiquées, rongées par l'aliénation, complètement déboussolées, frappées d'inconsolation, de tant de deuils jamais faits, impossibles à faire, proscrits par l'ordre établi. Le Bruit de l'amnésie, de l'oubli organisé. Le Bruit de la Grand Hache qui suscita au siècle dernier un certain Georges Perec sur la scène bleu-blanc-rouge et contemporaine des lettres.

Poésie et transversalité

Ce Bruit souvent insupportable de l'Histoire, brut de Bruit, est *as such* intraduisible, n'est pas même à traduire. Mais les écrivains et les penseurs ont cependant vocation à le prendre en charge avec les mots façonnant le creuset de la poésie. L'écriture est un atelier de forge qui ne dit point son nom. Entre charge électrique et charge de baudet, s'en prendre sans ambages au Bruit, se colleter avec lui et se le coltiner, est d'une autre consistance *today* que broder des variations sans fin sur les heurs et les malheurs de l'identité culturelle africaine malmenée par la mondialisation, ou que s'abîmer aussi narcissiquement que complaisamment dans des maniérismes promus et plébiscités par les cliques du désenchantement et de l'amertume qui sont aux commandes de la Noria postmoderne et qui étendent leur pouvoir esthétique sur la mappemonde globale. L'autosatisfaction ronronnante de ces *happy few* en littérature tourne toujours au Bruit et n'en finit pas en fait de

l'alimenter. Sauf que quand le manège clinquant des *Ego* vire au bazar black, au noir anthracite, les « glamours » désertent le rafirot qui a une voie d'eau sous la ligne de flottaison et gîte à bâbord grave. Sauve qui peut.

Le décroissement entre les divers champs scientifiques ouvre des fenêtres sur les possibles dans le champ de la création littéraire *as such*, qui créent des appels d'air salutaires : elles aèrent/altèrent providentiellement une atmosphère saturée des relents du renfermé et du moisie. La disjonction aristotélicienne qui privilégia le langage de la raison raisonnante pour s'exprimer plus objectivement, plus vrai, soi-disant, au détriment du langage métaphorique réputé fallacieux, cette « ségrégation » est entrée désormais dans son crépuscule après deux mille cinq cents ans de domination épistémologique. La grosse caisse de certaine redondance continue certes de donner le ton, ces jours-ci encore, boum-boum-boum, d'une marche au pas cadencé, régulier, de la classique linéarité. Alors que la transversalité brille de mille et un feux au-dessus de la ligne splendidement fractale de l'horizon. Vouloir l'ignorer obstinément comme le font des autruches confrontées à un aléa n'est tout simplement pas réaliste.

Cela reviendrait à succomber à l'emprise annihilante du Bruit et il aurait partie gagnée. Il serait judicieux de considérer que ceux et celles qui font profession de sculpter des mondes virtuels on ne peut plus réels à l'aide de mots et d'une imagination convenablement nourrie sont des enrayeurs qualifiés du Bruit du monde, des preux de la néguentropie. Dans cette perspective, « Sens » n'est pas seulement signification, mais pointe vers une synesthésie, une intégrale sensitive irriguant le registre lexical mis en œuvre par l'auteur(e) dans un texte quel qu'il soit. Quant à se demander comme certains *pour qui* l'on écrit au Cameroun, où l'École a paradoxalement rendu le rapport au livre et au savoir douloureux, aussi bien qu'à la langue française, autre site phénoménal de Bruit, il est d'ores et déjà trop tard pour se poser cette vaine question. L'écrivain-écrivain-écrivain œuvre, creuse dans sa veine, pour les liseurs et les liseuses de par le monde, au-delà des appartenances initiales liées au sang et au sol, sources infernales de tant de fureurs et de morts dans l'Histoire...

Le Bruit nous escorte avec ses légions infernales sous de multiples autres figures que celles évoquées brièvement ici. Cette « présence » sourde impose une certaine forme

d'inquiétude et de ne pas résider sur Terre « à tête reposée », benoîtement, comme si la planète bleue était le meilleur des mondes. Le Bruit est en effet semblable au rusé renard qui s'introduit en catimini dans le poulailler, à la moindre défaillance dans la vigilance active du paysan, sitôt qu'il y décèle une brèche. S'exprimer avec une réelle singularité passe ainsi au préalable par s'affranchir définitivement du formatage de la disjonction aristotélicienne, pour entrer décisivement dans un régime d'énonciation parfaitement improbable, connectant des antipodes cognitifs, afin de dire quelque chose qui s'entende malgré la houle tumultueuse du Bruit. Cela suppose de se faire systématiquement violence pour aller orbiter loin des lieux communs qui n'augmentent pas la réalité. En toute ébriété contrôlée, s'arracher à la glu d'une expression trop convenue. Là est l'œuvre d'art, champ de force érigée contre la pression permanente de l'entropie, *for ever*.

■ Lionel MANGA³